

Vidéopage Autant en emporte l'écran

Patrick Schupp

Numéro 121, juillet 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50841ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Schupp, P. (1985). Vidéopage : autant en emporte l'écran. *Séquences*, (121), 46-46.

VIDÉOPAGE

AUTANT EN EMPORTE L'ÉCRAN

Incontestablement, l'événement pour ce numéro est la parution en vidéocassette de l'un des plus célèbres films de tous les temps: *Gone With The Wind* (Autant en emporte le vent), en français et en anglais. Pour la petite histoire: des techniciens de la M.G.M. avisèrent, en décembre 1984, au fin fond des voûtes servant à entreposer de vieux films, une série de bobines non identifiées. En les passant à la projection, ils découvrirent avec stupeur une copie vierge de GWTW, un négatif en parfait état de conservation et paré de toutes les couleurs d'origine, frais comme s'il venait de sortir du laboratoire. Et nous nous trouvons devant cette situation paradoxale: le GWTW version anglaise est celle-ci, donc impeccable, tandis que la française est celle qui circule depuis toujours, et dont la détérioration progressive avait obligé les spécialistes à faire de longs et coûteux travaux de recoloriage de certaines séquences, image par image et à la main. Cela dit, les producteurs se sont cru obligés d'ajouter un ridicule prologue musical, aussi inutile qu'ennuyeux, que je conseille donc aux amateurs d'éliminer sans regrets. Comme tout le monde, je loue mes films (ou je les enregistre à la télévision). Eh bien, GWTW, je l'ai acheté (environ 100 \$!). Je pense que c'est une preuve suffisante, non?

Au Vidéo-Club Orphée, 1005 rue Laurier: deux enregistrements que j'attendais avec impatience: le *Don Giovanni* de Mozart, et la *Flûte Enchantée*, du même, dans deux productions fort intéressantes du Festival de Glyndebourne, dont les présentations ravissent les amateurs depuis les années 30. Bernard Haitink est au pupitre, et les chanteurs — qui ne sont pas nécessairement des noms internationaux — sont en général excellents. Les mises en scène sont parfaitement adéquates, claires et intelligentes, et particulièrement réussie dans le cas de la *Flûte*. Incidemment, j'attire encore une fois votre attention, lecteur, sur l'excellence et l'intérêt du catalogue vidéo de cette maison. Unique en son genre dans la province de Québec, le vidéoclub Orphée a de quoi satisfaire les plus difficiles et les plus exigeants amateurs d'opéra, de théâtre (car il y a des titres exceptionnels, comme cette *Médée*, d'Euripide, une production de Broadway avec une Zoe Caldwell éblouissante), de

musique et de grands classiques de l'histoire du cinéma. Alors faites-vous plaisir en les aidant: la culture est un luxe dont nous ne devons pas nous passer, du moins je le pense.

On me signale également, chez Orphée, l'arrivage des *Noces de Figaro*, toujours du même Mozart, toujours de Glyndebourne. Belle occasion de comparer avec la production de l'Opéra de Montréal de l'an dernier, et avec celle (si vous l'avez) passée l'an dernier à PBS (le canal 33 sur le câble), qui réunissait Hermann Prey, Kiri Te Kanawa et Reri Grist sous le bâton du regretté Karl Böhm à la tête de l'Opéra de Vienne.

Dans un tout autre ordre d'idées, chez *MultiTronic*, j'ai revu l'*As des As*, un Gérard Oury, avec Belmondo, passé un peu inaperçu lors de sa sortie. C'est charmant, ça s'essouffle un peu après les grands succès de *Rabbi Jacob* et *La Grande Vadrouille*, en ce sens qu'Oury, obsédé par les Allemands, la période 39-45 et l'antisémitisme, explore désespérément une veine en train de se tarir, et dont on aurait pu espérer voir jaillir un sang neuf. Hélas! Oury, avec *La Vengeance du Serpent à Plumes*, prouva que Coluche n'était pas Belmondo et encore moins de Funès... le sang est définitivement figé — ou sclérosé?

Revu aussi, avec grand plaisir, deux vieux Corman: *The Terror*, avec Boris Karloff (l'un de ses derniers rôles) et un tout jeune — et fort mauvais, car ses répliques sont d'une banalité écoeurante — Jack Nicholson. C'est du bon fantastique, bien découpé et monté, mais avec des dialogues affreux qui détruisent un scénario d'amour, de mort et de hantise qui aurait pu être intéressant. J'ai préféré (chez *Varimag*) *Tales of Terror* (Vincent Price, Peter Lorre et Karloff encore), *House of Long Shadows*, mouture relativement récente (1976) d'une sombre histoire de démence et de meurtres affreux perpétrés par la trilogie infernale: Cushing — Lee — Price, et enfin le très beau *Pit and the Pendulum*, encore de Corman, avec un Vincent Price au sommet de la forme maléfique. Les transferts vidéo se sont, dans l'ensemble, beaucoup améliorés, et les cadrages, notamment, font l'objet de beaucoup plus de soins qu'auparavant. Dans le cas du 70 m/m, le rapport 2/3, celui de la télévision, est parfaitement respecté (c'était presque le format de GWTW). Mais dans le cas du cinéma scope, ou de films des années 60, le recadrage vidéo laissait parfois beaucoup à désirer: je me souviens d'une comédie musicale (*Oklahoma*) où les pieds des danseurs étaient coupés! Ou alors de comédiens situés de part et d'autre de l'écran, invisibles pour les spectateurs qui ne voyaient que le bout de leur nez respectif!

Patrick Schupp